

Note de recherche. René Lévesque, archéologue de vocation (1925-2007)

Brad Loewen

Number 36, 2023

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1100145ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1100145ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des archéologues du Québec

ISSN

1190-9110 (print)

2564-2480 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Loewen, B. (2023). Note de recherche. René Lévesque, archéologue de vocation (1925-2007). *Archéologiques*, (36), 47–56. <https://doi.org/10.7202/1100145ar>

Article abstract

During the 1960s and 1970s, archaeologist René Lévesque was perhaps the most famous face in Québec archaeology. He promoted the need for elected officials to adopt heritage legislation and led excavations on the sites of former French posts in Sept-Îles, Mingan and Brador. He was also an enthusiastic speaker and educator, as well as a major media figure. Lévesque had a long-standing interest in the grave of Samuel de Champlain, which has never been located. In addition, he was a controversial figure because of his stance in favour of archaeology conducted by “knowledgeable amateurs”, at a time when a growing number of archaeologists were acquiring professional status and taking an organized approach to promoting archaeology in Québec. Lévesque’s journal sheds new light on this remarkable figure and his role during a pivotal period in Québec archaeology. Similarly, his unfinished doctoral dissertation reveals not only his interest in the prehistory of the Blanc-Sablon region, but also his struggle as a self-taught pioneer to keep up with the rapid acceleration of scholarly research.

Note de recherche

René Lévesque, archéologue de vocation (1925-2007)

Brad Loewen

Dans les années 1960 et 1970, l'archéologue René Lévesque occupait une place très visible dans l'archéologie québécoise. Il faisait la promotion d'une loi sur le patrimoine archéologique auprès des élus, il dirigeait les fouilles sur les sites d'établissements français à Sept-Îles, à Mingan et à Brador, et il s'activait comme conférencier, enseignant et dans les médias de l'époque. Il avait un intérêt durable pour la sépulture de Samuel de Champlain, qu'on n'a d'ailleurs jamais identifiée. Lévesque était aussi une figure controversée pour sa prise de position en faveur d'une archéologie menée par des « amateurs avertis », à une époque où un nombre croissant d'archéologues se professionnalisaient et s'organisaient pour faire avancer l'archéologie au Québec. L'accès privilégié au journal de Lévesque jette un éclairage inédit sur ce personnage marquant et son rôle dans une période charnière de l'archéologie québécoise. En même temps, l'accès au jet de sa thèse doctorale, jamais terminée, révèle son intérêt pour la préhistoire de la région de Blanc-Sablon, mais montre aussi la difficulté de ce pionnier autodidacte de suivre le décollage rapide des recherches scientifiques.

During the 1960s and 1970s, archaeologist René Lévesque was perhaps the most famous face in Québec archaeology. He promoted the need for elected officials to adopt heritage legislation and led excavations on the sites of former French posts in Sept-Îles, Mingan and Brador. He was also an enthusiastic speaker and educator, as well as a major media figure. Lévesque had a long-standing interest in the grave of Samuel de Champlain, which has never been located. In addition, he was a controversial figure because of his stance in favour of archaeology conducted by "knowledgeable amateurs," at a time when a growing number of archaeologists were acquiring professional status and taking an organized approach to promoting archaeology in Québec. Lévesque's journal sheds new light on this remarkable figure and his role during a pivotal period in Québec archaeology. Similarly, his unfinished doctoral dissertation reveals not only his interest in the prehistory of the Blanc-Sablon region, but also his struggle as a self-taught pioneer to keep up with the rapid acceleration of scholarly research.

LA FIGURE de René Lévesque a marqué la pratique archéologique au Québec dans les années 1960 à 1990. Sa carrière chevauchait la création de la loi sur les Biens culturels en 1972 et l'essor d'une archéologie scientifique et professionnelle. Il est toutefois connu pour sa promotion d'une archéologie de vocation, selon une vision qui le mettait en désaccord avec les structures émergentes de ce domaine qu'il défendait pourtant avec ardeur. Il connaissait intimement le territoire québécois et on lui doit l'identification de plusieurs sites majeurs. Actif en Estrie et sur la Côte-Nord, Lévesque a renoué avec sa ville natale de Québec à la fin de sa carrière. Un regard sur

son parcours jette un éclairage sur la structuration de l'archéologie québécoise dans les années 1960 et 1970.

René Lévesque a tenu un journal pendant de longues périodes de sa vie. Ce document inédit que j'ai eu l'opportunité de consulter en 2018 permet de reconstituer les grandes périodes de sa carrière. Vers 2003, il y joint quelques notes autobiographiques, notamment un long texte sur les premières années de sa vie. Né le 20 août 1925 à Québec, Lévesque vint au monde au cabinet d'un médecin d'origine huronne, l'ancien lieutenant-colonel Georges Saint-Amand, sur la rue Saint-Joachim du quartier Saint-Jean-Baptiste. Sa famille

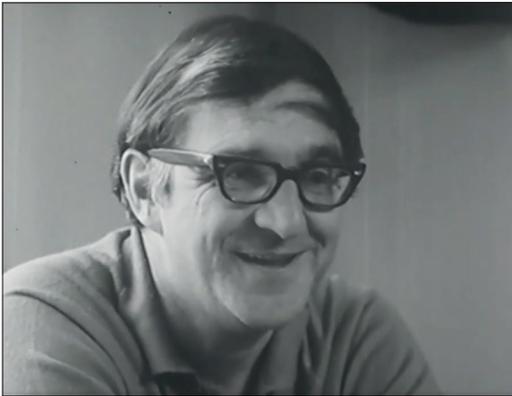


Figure 1. René Lévesque le 1^{er} janvier 1971, en entretien avec Radio-Canada à l'émission « Format 30 ».

vit dans le même quartier au deuxième étage du 225, rue de la Tourelle, non loin de la côte Salaberry. Elle déménagera en 1928 au quartier Montcalm où Lévesque se souvient de quatre domiciles. La famille s'installe d'abord au 25, avenue Moncton, encore au deuxième étage, puis en 1932 au 27, avenue de Lévis. En 1935 la famille réside au 224, rue des Franciscains et emménage enfin de façon durable dans une maison de l'avenue de Bougainville en 1938. Ces noms de rue l'amènent à s'exclamer, « décidément, je raffole des généraux ». Malgré les déménagements répétés de sa famille, Lévesque fréquente toujours l'école Montcalm au pied de la rue Cartier, où il obtient son diplôme de septième année en 1939 à l'âge de 14 ans.

Dernier de quatre enfants, René Lévesque admire ses frères Pierre, Fernand et Paul qui lui resteront proches. Son père, franco-américain né à Salem d'une mère autochtone, lui parle en anglais à la maison. Le garçon est fasciné par les langues cosmopolites de ses amis de la rue de Bougainville : le yiddish des immigrants de l'Union soviétique, l'anglais aux accents celtiques des familles irlandaises et écossaises, le chinois des commerçants. Cet intérêt pour les langues se transformera en discipline quotidienne et sera un thème majeur de sa vie, lui permettant d'acquérir l'espagnol, le portugais, le russe et l'allemand. En même temps, il est habité d'un intense patriotisme qui s'exprime par la promotion de la langue française et la construction d'institutions francophones.

À LA CROISÉE DE TROIS VOIES. LA PRÊTRISE, LE TOURISME ET L'ARCHÉOLOGIE

Si la dureté de la vie durant la Guerre mondiale de 1939-1945 limite ses perspectives d'avenir à la fin de ses études, l'après-guerre apporte à la génération de Lévesque une effervescence enivrante qui emmène le jeune homme à réfléchir intensément sur sa place dans la nouvelle société québécoise qui se tisse. Il retourne aux études en 1945 pour obtenir un diplôme en études commerciales à l'Académie de Québec tenue par les frères lasalliens, en face de l'hôtel de ville. Il paie ses études en travaillant au vestiaire du collège.

Après sa diplomation en 1946, Lévesque ne parvient pas à trouver un emploi. Il commence alors à envisager la prêtrise. En 1947, il est admis au Séminaire de Québec : il voyage au Venezuela en 1948 et au Mexique en 1949 pour savoir s'il est fait pour devenir missionnaire. Entre temps, il travaille comme guide touristique sur appel dans le Vieux-Québec. Un jour, un couple de touristes du Nebraska lui parle de leur fils, du même âge que Lévesque, qui fait ses études en archéologie. Ainsi naquit son intérêt pour la discipline. Dès lors, il voit sa ville d'un nouveau regard et il écrit en août 1950 :

Un jour, où il n'y avait pas de clients, je vois sortir de la Basilique le sacristain. Je le rencontre et lui demande s'il y a des sépultures sous l'église. Il me dit que oui, et me fait entrer jusqu'à un endroit où il dégage à l'aide d'un bâton des sépultures. Je commence à faire des recherches sous la Basilique, surtout après que je lui ai demandé si Champlain pouvait s'y trouver et qu'il m'ait répondu affirmativement. J'espère bien découvrir le tombeau de Champlain. C'est un peu fou, mais c'est réalisable. Tous les gars veulent y travailler, ainsi que l'économiste et l'abbé Marquis.

En transcrivant son journal plus d'un demi-siècle plus tard, Lévesque ajoute ce passage rappelant les mois après sa découverte du cimetière *ad sanctos* de la Basilique :

Je commence véritablement à faire de l'archéologie autre que celle de Champlain. J'ai visité les caves du séminaire et de la chapelle. Belle découverte au domaine des voûtes. Je pénètre un jour dans la petite épicerie qui existait avant dans la maison Hazeur, place Royale. Je demande au propriétaire si son bâtiment avait une

cave. Il me dit que oui, et comme j'étais désireux d'y accéder, fort gentiment il ouvre une trappe et me permet d'y accéder. Quelle ne fut pas ma surprise d'y découvrir une cave voûtée. Je m'y introduis à plat-ventre, car elle était remplie. Je m'avance à travers les fils d'araignée et je reste estomaqué à voir la beauté qu'elles recèlent. Je passe d'une voûte à une autre, avec des arcades tout à fait admirables. Je me rends jusqu'au fond. À un endroit avec une épaisseur moindre de débris, je pratique un trou pour atteindre un plancher de magnifiques dalles. Je soulève l'une d'elles pour découvrir des traces d'incendie visibles par une section carbonisée portant de fines décorations. Je referme le tout et, m'adressant au propriétaire, je lui suggère de faire un jour vider cet endroit historique pour en tirer parti, ce qu'il a fait plus tard et [c'est] devenu une magnifique taverne. J'en ai visité aussi quelques autres [caves] tout près, soit sous la maison Chevalier et l'hôtel Louis-XIV. Voilà mes débuts au magnifique domaine de l'archéologie.

À l'automne de 1950, René Lévesque poursuit ses études supérieures au Séminaire de Sherbrooke. Il dit sa première messe en 1954 et entame un ministère auprès des immigrants qu'il aide à apprendre le français et les accompagne dans leurs démarches pour s'établir au pays et trouver un emploi. Il termine ses études en 1957 et, l'année suivante, il accepte un poste d'aumônier à l'École normale pour hommes de Sherbrooke, l'ancêtre de la Faculté d'éducation. Il s'acquitte de cette fonction de 1958 à 1965, mais souffre terriblement d'aboulie et d'agoraphobie. L'anxiété l'accable lorsqu'il doit dire la messe et le contraint souvent à se faire remplacer. Il cumule un retard insurmontable dans son contrat d'aumônier. Son journal contient des passages douloureux où il essaie de comprendre sa dépression et sa réaction au stress, et exprime un sentiment croissant d'inadéquation vis-à-vis de la prêtrise.

Alors que sa carrière religieuse flétrit, son intérêt pour l'archéologie prospère dans le milieu intellectuel sherbrookoïse. Il rencontre un réseau d'amateurs au sein duquel figure James Hosking et crée avec eux, en 1959, la Société d'archéologie de Sherbrooke. Lévesque correspond avec plusieurs des sommités de son époque et va à la rencontre de Kenneth Kidd qui fouille alors au parc Cartier-Brébeuf. Ses nombreuses missions au nom de la Société, de l'Estrie au lac Mistassini en passant par Sept-Îles, l'amènent à dresser un inventaire de sites intitulé *Les richesses archéologiques du Québec* (LÉVESQUE 1962). Deux ans



Figure 2. René Lévesque le 8 avril 1965, lors de la présentation d'un film sur l'archéologie du Vieux-Poste de Sept-Îles, à la salle des professeurs de l'Université Laval. De gauche à droite, à l'avant : Guy Frégault, sous-ministre des Affaires culturelles, Guy Maguire, réalisateur du film, Carrier Fortin, ministre du Travail, Jean-Pierre Després, directeur des relations industrielles de l'*Iron Ore*, Chico Slongo, caméraman. À l'arrière, Valmond Blanchette, maire de Sept-Îles, Marcel Michaud, ingénieur en chef de *Québec North Shore & Labrador*, le père René Lévesque de la Société d'archéologie de Sherbrooke, et Henri-Laurier Coiteux, député de Duplessis. (Photo : Jacques Bourdeau, *Le Bastion et le Nouveau-Québec*, 14 avril 1965)

plus tard, il collabore avec F. Fitz Osborne et James Wright à l'ouvrage *Le gisement de Batiscan* (LÉVESQUE *et al.* 1964), publié par le Musée national du Canada. Autant la fonction d'aumônier l'anéantit, autant l'archéologie le comble de bonheur.

LA SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE DE SHERBROOKE

Son contrat d'aumônier achevant sans être renouvelé, René Lévesque retourne à Québec. Il s'associe au Centre d'études nordiques de l'Université Laval où il rencontre des chercheurs chevronnés et apprend l'art du financement scientifique par le biais des grandes compagnies. S'ensuit sa période de recherches sur la côte nord du golfe du Saint-Laurent, de 1964 à 1971. Il élabore le projet ambitieux d'étudier l'expansion de la Nouvelle-France vers l'est, selon une suite de concessions seigneuriales : celles de Sept-Îles en 1661, de Mingan en 1679 et de Brador en 1703. En 1964, Lévesque fouille au Vieux-Poste de Sept-Îles, en cherchant les traces de l'établissement de Louis Bissot. Il s'y fait relayer par d'autres membres de la Société d'archéologie de Sherbrooke, Pierre Després et Gérard Laplante, pendant qu'il tourne



Figure 3. René Lévesque conduisant un Jeep sur le chemin de Courtemanche à Brador en 1968.

déjà son attention au poste suivant de Mingan. En 1965, il y travaille sur la terre ferme (LÉVESQUE 1965), puis il découvre l'habitation seigneuriale de Louis Jolliet sur l'île du Havre de Mingan, qu'il va fouiller en 1966 (LÉVESQUE 1966). Lévesque va ensuite dans la région de Blanc-Sablon, où il s'intéresse au fort Pontchartrain, commanderie de la seigneurie de Brador établie par Augustin Le Gardeur de Courtemanche en 1703. Déjà sondé par Régis de Roquefeuil, géographe au Centre d'études universitaires de Trois-Rivières, ce site va occuper Lévesque de 1968 à 1971 (LÉVESQUE 1968; 1968-1970). Ses séjours prolongés et ses nombreuses interactions avec la communauté locale lui permettent aussi de découvrir la richesse préhistorique de Blanc-Sablon. S'inspirant de l'étude d'Elmer Harp (1963), *Evidence of Boreal Archaic Culture in Southern Labrador and Newfoundland*, il va inventorier une centaine de sites s'échelonnant de l'Archaïque au XIX^e siècle, dont il pense déjà à faire un mémoire de maîtrise.

Grand initiateur et défenseur infatigable du patrimoine archéologique, durant les années de 1959 à 1971, soit entre ses 34 et 47 ans, Lévesque élabore et met en pratique une vision pour l'archéologie québécoise. Il initie ses élèves au terrain, collabore avec des spécialistes de renom, et intègre les communautés innues à sa démarche de terrain. Il multiplie ses conférences dans les écoles, les cégeps et toujours et encore les communautés innues. Il milite pour la protection des sites archéologiques dans d'innombrables interventions auprès des élus. On parle de lui au ministère des Affaires culturelles en 1966, dans le contexte de l'approbation des crédits consentis au jeune Service d'archéologie et du projet de loi protégeant le patrimoine archéologique¹:

M. LE PRESIDENT [Ernest Godbout]: Sous-article 10, « Service d'Archéologie », 1: « Traitements ».

M. [Pierre] LAPORTE: Un conseiller technique de plus, \$9,800, ce qui portera les traitements à \$27,800; il y a trois employés, il y en aura quatre.

M. [Jean-Jacques] BERTRAND: Sous cet article on parle souvent que, faute de lois appropriées, les trésors archéologiques du Québec traversent le 45^e parallèle...

M. LAPORTE: Amendements proposés...

M. BERTRAND: ... ils s'en vont aux États-Unis.

M. LAPORTE: Amendements proposés à la loi dès cette année. Le grelot a été attaché surtout par un certain René Levesque, prêtre.

M. BERTRAND: Monsieur l'abbé.

M. LAPORTE: L'abbé René Levesque de Sherbrooke qui est allé lui-même, je ne sais pas si c'est au Labrador ou dans l'Ungava, faire des recherches archéologiques peut-être pas si loin que ça...

M. BERTRAND: Oui, il est allé...

M. LAPORTE: ... puis, l'autre jour, il a dit évidemment: « Il y avait autour de moi des douzaines de bonshommes qui faisaient des recherches comme moi et qui apportaient chez eux tout ce qu'ils pouvaient trouver. » Alors nous allons, si le Conseil des ministres est d'accord et je n'ai aucune hésitation à croire qu'il sera d'accord, modifier la loi dès la présente session pour que nous ayons la haute main sur les trésors qui seront trouvés chez nous.

M. BERTRAND: Alors le ministère a l'intention de présenter un projet de loi dans le but de la conservation des trésors archéologiques...

M. LAPORTE: C'est ça, des amendements à notre loi de l'archéologie.

La vision d'une archéologie que René Lévesque va qualifier de « démocratique » est fondée sur l'activisme des sociétés d'archéologues amateurs. Ces spécialistes seront intégrés aux établissements muséaux et d'enseignement, travailleront main dans la main avec les communautés descendantes euro-québécoises et autochtones, et bénéficieront du soutien de l'État. Jamais Lévesque n'a pensé que l'État se chargerait lui-même de la gestion du patrimoine archéologique, et il semble surpris et perplexe lorsque le Service d'archéologie s'apprête à assumer cette responsabilité. On découvre chez Lévesque, en effet, un mépris viscéral de l'État, ancré dans une forme fervente de nationalisme qui l'habite depuis un jeune âge et qui jaillit spontanément, comme en 1951, lorsqu'il visite Mont-



Figure 4. À son arrivée au quai de Mingan en août 1971, René Lévesque a photographié l'accueil du navire par les membres de la communauté innue.



Figure 5. René Lévesque sur le terrain en août 1971, avec des membres innus de son équipe.

réal avec son frère : « Fernand et moi nous promenons sur l'horrible rue Sainte-Catherine au masque si anglais. Pauvre Montréal. »

Lévesque s'inscrit dans un nationalisme patriotique, proche de l'Église et chapeauté par un sens moral qui se veut plus haut que l'État. La prêtrise ne l'a aucunement empêché d'intégrer le mouvement catholique patriotique de Raymond Barbeau, qui imagine une République de Laurentie. Lévesque craint toutefois que cette république ne tombe sous l'emprise des « chapelles de communistes et de francs-maçons », c'est-à-dire les tenants de la gauche politique et les corporations professionnelles. Tout au long de sa vie, il adhère à l'idée que les biens et les pratiques archéologiques ne soient soumis qu'à l'autorité morale des archéologues et des communautés descendantes. Il pense que l'archéologie ne doit s'appuyer pour sa mise en œuvre que sur le dévouement des « amateurs avertis » comme lui-même. Sans surprise, après l'adoption de la Loi sur les biens culturels en 1972, Lévesque se trouve en porte-à-faux avec la création d'un service archéologique d'État et la professionnalisation d'un corps d'archéologues.

RETOUR À LA LAÏCITÉ. ACTIVISME ET ADAPTATION

De plus en plus intégré à la vie laïque, René Lévesque quitte la prêtrise en 1969, au moment où il rencontre Roselyne Allen, infirmière à Blanc-Sablon, qu'il épousera l'année suivante. Ce mariage sera heureux et durable. Le couple s'installe à Cap-Rouge, en face de l'école Les Compagnons-de-Cartier et non loin du site du premier établissement français en 1541-1543. À ce lieu chargé d'histoire, l'ancien conseiller aux immigrants commence sa propre intégration professionnelle par l'obtention d'un brevet de professeur. Il va enseigner la religion pendant un an au collège Sainte-Marie à Beauport (1969), puis la géographie au collège Saint-Charles-Garnier à Québec jusqu'à 1979. Ses cours portent toutefois sur l'archéologie, qu'il enseigne à l'aide de son « laboratoire » et son « musée » : le premier étant une maquette de grandeur nature d'un site archéologique qu'il déploie en salle pour ses élèves, et le second, étant une sélection d'artefacts qu'il a retrouvés dans ses fouilles. Son désir de bâtir une pédagogie archéologique l'amène à offrir un cours au cégep François-Xavier-Garneau de 1977 à 1979. Il se décourage toutefois du statut précaire des professeurs et

brigue plusieurs emplois qui offrent la permanence et un régime de retraite. En 1980, on lui offre un emploi au ministère des Loisirs, de la Chasse et de la Pêche du Québec, où il est affecté au tourisme. Il y restera jusqu'à sa retraite (après 1988). Cet emploi le ramène à ses débuts comme guide touristique et, toujours fidèle à sa nature, il bouillonne de projets novateurs. L'année de 1980 est donc un nouveau tournant dans sa carrière, mais aussi celle, inoubliable, du vote sur l'indépendance québécoise qu'il a tant désirée : « Dur coup. Je perds le référendum. Immense tristesse dans la belle assemblée de voisins et amis... ».

Les contraintes de son emploi l'obligent à s'éloigner du terrain archéologique après la campagne de 1971. Si les années de 1970 à 1974 manquent à son journal, on sait qu'elles sont remplies par des projets de publication. En 1971 paraît *La seigneurie des îles et des îlets de Mingan* (LÉVESQUE 1971), suivi en 1973 par *Typologie des pierres-à-fusil des gisements de Sept-Îles et de Mingan (Côte-Nord)* (LÉVESQUE 1973). Il travaille sans relâche sur un mémoire de maîtrise, « Cadre géographique des gisements archéologiques de la région de Blanc-Sablon », qu'il dépose au Département de géographie de l'Université de Sherbrooke en 1977 (LÉVESQUE 1976 [1977]). Il y propose une réflexion sur le registre préhistorique de Blanc-Sablon, mais ce virage ne lui apportera qu'un succès mitigé. Il essaie de bâtir une séquence préhistorique régionale à travers la chronologie des sites, qu'il déduit à partir de l'élévation des terrasses successives d'exondation postglaciaire. Il tente aussi une approche métrologique des pointes de projectile. Si ces méthodes s'avèrent non avouables, Lévesque a plus de succès avec son analyse des matériaux lithiques. Ce projet ambitieux explique sa stratégie consistant à sonder un grand nombre de sites pour n'y cueillir que des outils façonnés (pointes, forets, grattoirs, percuteurs, bifaces...). Il néglige toutefois d'approfondir l'analyse de quelques sites à l'aide de la datation radiométrique, ou encore de bien intégrer l'idée de complexe culturel selon les conseils des archéologues qu'il consulte, tels Kenneth Kidd, Thomas Lee, Roger Marois, David Keenlyside, William Fitzhugh, James Tuck et autres.

De plus en plus, on sent Lévesque prisonnier de ses connaissances d'autodidacte et de son emploi dans la fonction publique. Il voit l'archéologie lui échapper, alors que s'implante une nouvelle organisation régie par la loi sur les Biens culturels de 1972, avec la professionnalisation des archéo-

logues. Il convainc Roger Marois d'entreprendre avec lui la fouille du « tumulus Brodeur » à Blanc-Sablon. Ce sera son dernier terrain sur la Côte-Nord (LÉVESQUE 1969a; 1975). Avec sa fougue de toujours, toutefois, il mène une lutte acharnée pour conserver la place des archéologues amateurs au sein de cette nouvelle structure archéologique. Il organise des rencontres avec des « amateurs avertis » aux quatre coins du Québec, et fonde, en 1976, un regroupement de sociétés régionales, la Société d'archéologie du Québec. Pour assouvir sa passion toujours aussi brûlante, il renoue avec son rêve de trouver la sépulture de Samuel de Champlain, projet qui mobilisera son énergie et sa capacité d'inspirer son entourage pendant de nombreuses années (DUBEAU 2008). Fidèle à sa vision d'une archéologie « démocratique », il organise, en 1980, le « Mouvement québécois des chantiers bénévoles » et publie un guide, *Initiation à l'archéologie* (LÉVESQUE 1980). Ces initiatives font réagir les archéologues professionnels qui protestent depuis plusieurs années contre les « amateurs intempestifs » (LE SOLEIL 1972). Le choc des idées sur l'avenir de l'archéologie québécoise donne lieu à plusieurs reportages et lettres dans les pages du *Soleil* de Québec (ex. : LE SOLEIL 1979) et du *Devoir* de Montréal (ex. : DUHAMEL 1978; 1981), et donne le ton à une lutte pour l'appui du ministère des Affaires culturelles. Lévesque se trouve de plus en plus isolé et ne peut que constater sa perte d'influence et la marginalisation des amateurs. Lui qui avait milité pour une législation archéologique a l'impression qu'on s'en sert désormais « pour me chasser de ce domaine que j'adorais. »

C'est alors que Lévesque remet la plupart de ses collections au Musée de la Côte-Nord à Sept-Îles, avec lequel il a des liens durables. Le ministère des Affaires culturelles se charge d'en faire l'inventaire. Geneviève Duguay va inventorier la collection de Mingan (DUGUAY 1984), Françoise Niellon celle de Brador (NIELLON 1984), et Jean-Yves Pintal celles de plusieurs sites préhistoriques à Blanc-Sablon (PINTAL 1985). Plus tard, Éric Grailion procède au catalogage d'une collection du lac Mégantic (GRAILLON 1998). Le journal de Lévesque reste discret sur les sentiments qu'il a dû éprouver durant cet épisode, et on y cherche vainement le moindre détail sur ses gestes.

UN PROJET DOCTORAL

Si Lévesque ne parviendra jamais à tourner cette page de sa vie, c'est que sa passion pour l'archéologie reste intacte. Il s'attelle à une thèse doctorale sur la séquence culturelle de Blanc-Sablon et Brador de l'Archaïque au temps historique, à partir de la centaine de sites qu'il a investigués de 1968 à 1974. Il s'agit d'un élargissement de son mémoire de maîtrise. Lévesque entame sa scolarité en 1985 à l'Université de Montréal où il prépare son examen de synthèse sous la houlette d'un comité formé de Gilles Bibeau, Pierrette Thibault, Norman Clermont et Claude Chapdelaine. Après un an, il doit réévaluer sa capacité à concilier études et travail : « Peu luisante la situation du doctorat. Il me faut 6 mois de congé. » Il ne finira jamais cette thèse, bien qu'il mette en ordre un inventaire des sites avec un catalogue des artefacts diagnostiques qui dirigent sa pensée, et prépare une trentaine de planches illustrant 945 témoins (LÉVESQUE 1972).

Dans son brouillon d'analyse, conservé en une centaine de pages, il se dégage une idée de ses hypothèses et de sa démarche. Tout comme dans son mémoire de maîtrise, il veut mettre les terrasses côtières de Blanc-Sablon en rapport chronologique avec les mobiliers archéologiques qui s'y trouvent. Il postule que l'occupation des terrasses suit de près leur exondation, et que les registres géomorphologique et archéologique sont contemporains et s'échelonnent selon une seule et même temporalité. Le cœur de la thèse est un inventaire de 145 sites : non moins de 120 dans un rayon d'à peine 8 km à Blanc-Sablon et à Brador, et les autres aussi loin que la baie de Cinq-Lieues et « Baie-Rouge » (Red Bay, Labrador). Pour chacun, Lévesque présente le contexte géologique, un catalogue d'artefacts illustrés sur 42 planches, et une tentative d'assignation chrono-culturelle. Pour un site, il écrit « Présumée archaïque maritime, par altitude et matériau », et pour un autre situé à 4,2 m d'élévation, « Site archaïque le moins élevé, rive ouest de la Blanc-Sablon ». Il s'intéresse aux matériaux lithiques et s'attarde au quartzite rose, « témoin ordinairement d'une tradition plus ancienne que de celle qui fait usage de chert ». Il soumet les outils lithiques à une batterie de mensurations.

Pour ses datations typologiques, il se réfère au travail de William Fitzhugh, *Environmental Archaeology and Cultural Systems in Hamilton Inlet, Labrador* (FITZHUGH 1972), et à celui de Robert



Figure 6. René Lévesque (troisième à droite) et des membres de la Société Champlain dans les voûtes du restaurant *Le Relais* à Québec, 16-18 rue Sainte-Anne, le 26 juillet 2004. Ayant identifié le potentiel de ce lieu pour la recherche du tombeau de Champlain, la Société Champlain en a confié l'investigation en 1999 aux archéologues Carl Lavoie et Yves Chrétien (troisième de gauche) (DUBEAU 2008).

McGhee et James Tuck, *An Archaic Sequence From the Strait of Belle Isle, Labrador* (MCGHEE & TUCK 1975). Il n'en adopte toutefois pas les concepts chrono-culturels, et les phases qu'il emploie sont plutôt l'Archaïque maritime et du Bouclier, l'indienne inférieure et supérieure (montagnaise), la dorsétienne et l'inuitienne (thuléenne). Sa tentative de synthèse se lit comme une liste de difficultés à résoudre. S'il ne parviendra pas à mettre de l'ordre dans son idée de synchronisation culturelle et géologique, ce n'est toutefois pas par manque d'ardeur à la besogne. On constate plutôt que Lévesque travaille sans recours à la datation radiocarbone, sans avoir fouillé exhaustivement les sites à l'étude, et qu'il reste à la traîne des idées émergentes sur les complexes culturels en présence dans la région. Sa chronologie est toujours relative, son corpus se limite à une cueillette de surface, et ses concepts sont insuffisants pour valoriser ses données.

Néanmoins, si la discipline archéologique l'aura devancé, sa passion reste entière, et Lévesque retourne à son manuscrit à la fin des années 1990. Il revoit ses datations typologiques à la lumière du travail de Jean-Yves Pintal, *Aux frontières de la mer: la préhistoire de Blanc-Sablon* (PINTAL 1998). Il sollicite l'avis de William Fitzhugh sur l'affiliation culturelle et la datation de ses sites. La réponse qu'il reçoit de Fitzhugh en 2002 l'amène à ré-

évaluer une trentaine de sites, et même à adopter les concepts chrono-culturels d'usage. Hélas, la chronologie révisée ne permet toujours pas d'établir la séquence culturelle à l'élévation des terrasses côtières. Ce sont les derniers ajouts qu'il apporte à ce manuscrit de 1000 pages, hormis l'introduction qui indique la date du 5 mai 2003.

RENÉ LÉVESQUE DANS LES ÉCRITS

L'archéologie étant une pratique sociale et contée, chaque archéologue génère sa part d'anecdotes pour la tradition orale. Il s'agit toutefois d'un milieu où la discrétion crée des parois aussi infranchissables qu'un miroir. En ce sens, René Lévesque fut un archéologue conté, à défaut d'être expliqué. Il en reste d'ailleurs quelques traces écrites. En 1994, Marcel Moussette en évoque le « personnage ambigu » dans une rétrospective sur l'archéologie historique au Québec :

Et, plus de trois décades plus tard (comme quoi les faux problèmes ont la vie dure !), la question du tombeau de Champlain n'est toujours pas vidée et ses relents se sont recristallisés autour du personnage ambigu de notre archéologue « national » et « père de l'archéologie québécoise », René Lévesque, qui a su donner au problème une saveur médiatique à laquelle personne n'avait trouvé le moyen de parvenir jusqu'à maintenant. (MOUSSETTE 1994, 16)

La romancière Louise Penny construit une intrigue autour de Lévesque et sa quête du tombeau de Champlain dans *Enterrez vos morts* (PENNEY 2010; 2013). Lévesque y porte le nom d'Augustin Renaud. En lisant le roman, on croit reconnaître aussi William Moss comme inspiration de l'archéologue-en-chef de la Ville de Québec, appelé à se positionner dans un rapport des plus suaves vis-à-vis de Renaud. Il n'y est toutefois pour rien quand Renaud est trouvé sans vie, assassiné, dans les voûtes du siège de la Société littéraire et historique de Québec, un immeuble historique du Vieux-Québec. Alors que l'intrigue s'épaissit, Penny semble suggérer que Renaud soit mort sur le tombeau même de Champlain au moment d'enfin le découvrir, mais dont l'assassin a bien voulu conserver le secret.

BILAN

À plusieurs égards, René Lévesque est une figure marquante dans la construction de l'archéologie québécoise. Son travail d'inventaire de sites con-

nus des amateurs a grandement favorisé l'essor des recherches scientifiques. Son travail sur la succession des postes coloniaux de Sept-Îles à Brador, qu'il poursuit à compter de 1964, reste une balise pour l'archéologie de la Côte-Nord. Sa vision d'un rôle pour « amateurs avertis » découlait de sa propre expérience d'autodidacte, mais aussi de sa reconnaissance à l'égard du dévouement des passionnés de l'archéologie qu'il rencontrait à la grandeur du Québec. Pour lui, l'archéologie était un projet « démocratique » et il était habité par un sens de continuité indissociable entre le passé archéologique et ce qu'on appelle aujourd'hui les « communautés descendantes » autochtones et euro-québécoises. Dans son quotidien, ce sentiment s'exprimait par une proximité étroite, ressentie et inébranlable avec toutes ces communautés.

Homme de conviction, profondément libre, mais en même temps intensément attaché à sa « paroisse », Lévesque défendait ses idées publiquement et auprès des instances, et ce, toujours en s'appuyant sur des gestes. À cette époque de grands débats sociaux au Québec, il avait certes ses égaux dans le domaine qu'il adorait. Son journal révèle d'ailleurs son respect pour ses opposants et les idées qu'ils défendaient, tout comme on peut lire sa dérision pour les attaques personnelles qu'il essuyait. Personnage très en vue sur la scène archéologique pendant un demi-siècle, ambassadeur infatigable, René Lévesque fait partie de la mémoire de la discipline archéologique au Québec et sa carrière mérite d'être mieux connue.

Note

1. Comité des crédits - Affaires culturelles de la 27^e législature du Québec, 6^e session, le 1^{er} mars 1966. En ligne : <<http://m.assnat.qc.ca/fr/travaux-parlementaires/commissions/cc-avant-1984-27-6/journal-debats/CC-660302.html>>.

Ouvrages cités

- DUBEAU, Pierre (2008) « Recherche chronologique de la chapelle Champlain ». Rapport inédit. Comité Champlain, Québec. En ligne : <https://www.academia.edu/40934410/Chapelle_Champlain_Chronologie>.
- DUGUAY, Geneviève (1984) « Inventaire partiel de la collection provenant des fouilles de la terre ferme de Mingan en 1965 par René Lévesque ». Manuscrit n. p. MAC, Québec.
- DUHAMEL, Alain (1978) « Un entretien avec... Denis Vaugois. Comprendre au lieu de contempler ». *Le Devoir*, vendredi 23 juin 1978, p. 17.
- (1981) « Archéologie : bilan provisoire ». *Le Devoir*, lundi 16 mars 1981, p. 6.

FITZHUGH, William W. (1972) *Environmental Archaeology and Cultural Systems in Hamilton Inlet, Labrador: A Survey of the Central Labrador Coast from 3000 B.C. to the Present*. Smithsonian Institution Press, Washington.

GRAILLON, Éric (1998) « Inventaire de la collection Lévesque, secteur du lac Mégantic, sites BiEr-9 et BiEr-11 ». Rapport inédit. MRC du Granit et MCCQ, Québec. 42 p.

HARP, Elmer (1963) "Evidence of Boreal Archaic Culture in Southern Labrador and Newfoundland." *National Museum of Canada Bulletin No. 193, Contributions to Anthropology, 1961-62*, Department of the Secretary of State, Ottawa. 1^{re} partie: 184-261.

LE SOLEIL (1972) « Pourquoi cette mission ? Lettre à la ministre des Affaires culturelles ». 20 décembre 1972, p. 4. En ligne : <<https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2639315>>.

— (1979) « Pressions sur Parcs Canada pour sauver le patrimoine du vieux port de Québec ». 17 novembre 1979, p. A-4. En ligne : <<https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2726795>>.

MCGHEE, Robert & James TUCK (1975) *An Archaic Sequence From the Strait of Belle Isle, Labrador*. Collection Mercure, Musée national de l'Homme, Ottawa.

MOUSSETTE, Marcel (1994) *Site du Palais de l'intendant à Québec. Genèse et structuration d'un lieu urbain*. CÉLAT, Université Laval, Québec.

NIELON, Françoise (1984) « La collection archéologique du poste de Brador (EiBh-34) au Musée de Sept-Îles, catalogue des artefacts ». Rapport inédit, n. p. MAC, Québec.

PENNY, Louise (2010) *Bury Your Dead*. Minotaur Books, New York.

— (2013) *Enterrez vos morts*. Traduction (Claire Chabulier et Louise Chabulier) de PENNY 2010. Flammarion Québec, Montréal.

PINTAL, Jean-Yves (1985) « Catalogue des collections Lévesque, Basse-Côte-Nord ». Manuscrit n. p. établi en collaboration. MAC, Québec.

— (1998) *Aux frontières de la mer. La préhistoire de Blanc-Sablon*. Collection Patrimoines, Les publications du Québec, Québec.

Chronologie des ouvrages de René Lévesque

- 1962 *Les richesses archéologiques au Québec*. Les Presses de l'Université de Sherbrooke, II(2-4), (janv.-mai). n. p.
- 1964 LÉVESQUE, René, F. FITZ OSBORNE et James V. WRIGHT : *Le gisement de Batiscan*. Études anthropologiques 6, Musée national du Canada, Ottawa. 59 p.
- 1965 « Mission archéologique de Mingan 1965, seigneurie François Bissot, terre ferme ». Manuscrit. MAC, Québec. 20 p.
- 1966 « Rapport préliminaire de la mission archéologique de Mingan, été 1966 ». Rapport inédit. MAC, Québec. 19 p.

- 1968 « L'archéologie à Brador, rapport préliminaire, 1968 ». Rapport inédit, Société d'archéologie de la Côte-Nord. 18 p.
- 1968-1970 « Catalogue des pièces archéologiques récoltées dans la région de Brador ». Manuscrit. n. p. MAC, Québec. Vol. 1, Brador historique (p. 3-54), EiBh-11, 16, 20, 27, 31, 35, 203, 206, EiBg-128, 150, 151, 152, EjBh-200 ; vol. 2 et 3 contiennent le mobilier de sites traités dans le manuscrit de 2006 ; vol. 4 et 5, inventaires du site de Brador, 1969, 1970.
- 1969a « Une tradition à tumulus au détroit de Belle-Isle ». Rapport inédit. Société d'archéologie de la Côte-Nord. 38 p.
- 1969b « Les pétroglyphes de Brompton ». Manuscrit, n. p. MAC, Québec.
- 1969c « Rapport préliminaire officiel concernant les fouilles archéologiques de Brador, 1969 ». Rapport inédit. MAC, Québec. 10 p.
- 1970 LÉVESQUE, René & Gérard MICHAUD : « Rapport préliminaire des principales découvertes de la Société d'archéologie de Rivière-du-Loup ». Rapport inédit, 1^{er} cahier. Société d'archéologie de Rivière-du-Loup. 38 p.
- 1971 *La seigneurie des îles et des îlets de Mingan*. Éditions Leméac, Ottawa. 252 p.
- 1972 « Description préliminaire détaillée de quatre saisons de fouilles archéologiques dans la région de Blanc-Sablon, au détroit de Belle-Isle, 1968-1971 ». Rapport inédit. MAC, Québec. 26 p.
- 1973 *Typologie des pierres-à-fusil des gisements de Sept-Îles et de Mingan (Côte-Nord)*. Éduco-Média, Ottawa.
- 1975 « Excavation du tumulus 151-7 à Blanc-Sablon, 1975 ». Rapport inédit. MAC, Québec. 9 p.
- 1976 [1977] « Cadre géographique des gisements archéologiques de la région de Blanc-Sablon ». Mémoire de maîtrise, Département de géographie, Université de Sherbrooke. 213 p.
- 1979 « Contenu de la conférence sur les fouilles archéologiques de Brador ». Manuscrit. MAC, Québec. 3 p.
- 1980 *Initiation à l'archéologie*. Collection « Archéologie au Québec », Éditions Leméac, Montréal. 385 p.
- 1981 *Les Vieux Comptoirs de Sept-Îles*. Éditions Leméac, Ottawa. 188 p.
- 1989 LÉVESQUE, René & Charles BEAUDRY : « Nouvelle hypothèse relative au tombeau de Champlain ». Rapport inédit, Ville de Québec. 81 p.
- 1992 *Le tombeau de Champlain, journal d'un archéologue*. Entreprises V.W.L., Québec. 420 p.